

Antony, allée des Platanes Michèle Péloquin

Pour Loula et Nicolas

LORSQU'UN TÉLÉPHONE sonne trop tôt un dimanche matin, trop tard un soir de semaine ou pire la nuit, on imagine toujours une mauvaise nouvelle. Une mauvaise nouvelle comme la mort, qui elle aussi survient toujours trop tôt, ou trop tard, après d'incompréhensibles souffrances. Quand la sonnerie du téléphone m'a tirée de mon sommeil ce lundi-là, j'ai tout de suite su que Jenny venait de mourir. La voix mouillée de mon amie me l'a confirmé.

— C'est fini... maman est partie...

Il faisait encore nuit. Une oreille collée au plastique froid du sans-fil, l'autre soudée à mon oreiller, j'écoutais mon amie me raconter les dernières heures de sa mère dans une clinique d'Antony, en banlieue de Paris, en m'efforçant de garder les yeux ouverts. Le décor de ma chambre, flou dans l'obscurité, finissait par disparaître sous mes paupières.

Si l'annonce d'une mort souvent nous jette dans cet espace figé hors du temps et nous laisse sans réaction immédiate, le fait que l'événement se produise à des milliers de kilomètres ajoute à son caractère irréel. J'avais beau me répéter *Jenny est morte*, l'idée ne parvenait pas à atteindre ma conscience, entre éveil et sommeil. Or, tandis que mon amie parlait, se superposait à sa voix, au point de la couvrir totalement, un autre son, plus sourd mais presque joyeux : le bruit des roulettes de nos valises sur le pavé de l'allée des Platanes à Antony lorsque, deux ans auparavant, mon amie, sa cousine et moi étions allées rejoindre Jenny pour des vacances en Bretagne. Nos valises roulaient vers l'entrée de l'immeuble, leurs roulettes résonnaient dans la lumière blanche de ce vendredi 2 août. Nous riions d'être si peu discrètes. Mon amie criait doucement *Maman!*, sa cousine *Tatie!*, moi *Jenny!*, nos regards rivés aux volets de l'appartement du troisième étage. Une dame qui sortait avec son chien s'est exclamée *Anna! C'est pas vrai!* en se précipitant vers